



**HAL**  
open science

## Autoportrait du romancier en politiste

Lilian Mathieu

► **To cite this version:**

Lilian Mathieu. Autoportrait du romancier en politiste : Interrogations méthodologiques autour de Histoire de Mayta. 16e congrès de l'Association française de science politique, AFSP, Jul 2022, Lille, France. halshs-03716817

**HAL Id: halshs-03716817**

**<https://shs.hal.science/halshs-03716817>**

Submitted on 7 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Lilian Mathieu**

Centre Max Weber

ENS de Lyon

[lilian.mathieu@ens-lyon.fr](mailto:lilian.mathieu@ens-lyon.fr)

## **Autoportrait du romancier en politiste Interrogations méthodologiques autour de *Histoire de Mayta***

*Communication pour la ST 38 du 16<sup>e</sup> congrès de l'AFSP  
Lille 7 juillet 2022*

« Les imprécisions et les erreurs... c'était  
très précisément ce qu'on appelle *le  
roman*. »

Aragon<sup>1</sup>

La présente communication souhaiterait tirer quelques enseignements, pour la science politique, de l'expérience littéraire que propose *Histoire de Mayta*, roman du prix Nobel péruvien Mario Vargas Llosa paru en 1984 et traduit en français deux ans plus tard<sup>2</sup>. Comme plusieurs autres ouvrages majeurs du même auteur — tels *La Guerre de la fin du monde* (1983 [1981]), *La Fête au Bouc* (2002 [2000]), *Le Rêve du celte* (2011 [2010]) ou plus récemment *Temps sauvages* (2021 [2019]) — *Histoire de Mayta* évoque les soubresauts, souvent violents et dramatiques, de l'histoire de l'Amérique latine. Il s'en singularise toutefois par une narration à la première personne<sup>3</sup> : l'écrivain se met en scène comme protagoniste central de son récit, plus spécifiquement comme auteur d'une investigation qui partage bien des traits de celles que conduisent les professionnels des sciences sociales. C'est sous cet angle de l'enquête, ainsi que des possibilités comme des limites de la fictionnalisation des matériaux qu'elle recueille, que je souhaite aborder *Histoire de Mayta*, en comparant les usages spécifiques — parfois similaires mais relevant de logiques différentes — que peuvent en faire tant le romancier que le politiste.

---

<sup>1</sup> Louis Aragon, « C'est là que tout a commencé... », préface de 1964 aux *Cloches de Bâle* (1936, 1965), Paris, Gallimard, 1972, p. 26.

<sup>2</sup> *Histoire de Mayta*, traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 1986 (c'est à la pagination de cette édition que renvoie la communication) ; a également été mobilisée l'édition suivante en langue originale : Mario Vargas Llosa, *Historia de Mayta*, Madrid, Punto de Lectura, 2008.

<sup>3</sup> Celle-ci est cependant présente dans d'autres livres de Vargas Llosa revendiquant une dimension autobiographique, tel *La Tante Julia et le scribouillard* (1977 [1979]).

### Le récit d'une enquête

*Histoire de Mayta* juxtapose — ou plutôt entremêle, tant le romancier excelle à intriquer faits passés et présents — deux intrigues distinctes : la biographie d'un révolutionnaire d'extrême gauche péruvien nommé Alejandro Mayta et l'enquête que conduit sur lui le narrateur, que l'on devine être Mario Vargas Llosa lui-même.

Les deux hommes se connaissent puisqu'ils étaient dans leur jeunesse condisciples au collège salésien de Lima. Une attention sociologique amène l'auteur à préciser que l'établissement scolarisait les « enfants des couches pauvres de la classe moyenne » (p. 11) et à situer socialement et ethniquement son héros, fils d'une infirmière célibataire « dont les traits étaient ceux du Péruvien le plus commun : le métis » (*ibid.*). Ce qui caractérise le jeune Mayta, et fait que le narrateur se souvienne de lui plusieurs décennies après l'avoir perdu de vue, est son exaltation toute chrétienne en faveur des mendiants liméniens — une dévotion qui l'amène par exemple à jeûner pendant plusieurs semaines pour donner sa part de nourriture à un vieil aveugle. Le portrait de son ancien condisciple que dresse le narrateur contribue à le singulariser mais guère à le valoriser :

« Maya était un petit frisé grassouillet, aux pieds plats, aux dents écartées, avec une façon de marcher qui indiquait deux heures moins dix. Il était toujours en culotte courte, avec un chandail à pois verts et un foulard frileux qu'il conservait en classe. Nous étions toujours à l'embêter parce qu'il se préoccupait des pauvres, parce qu'il servait la messe, parce qu'il parlait et se signait avec tant de dévotion, parce qu'il jouait mal au football, et surtout parce qu'il s'appelait Mayta » (*ibid.*).

La dévotion caritative de Mayta ne dure pas, ou plus exactement se transpose du religieux au politique. Devenu adulte au début des années 1950, il rejoint d'abord le parti de gauche APRA (Alianza Popular Revolucionaria Americana) où il fait un apprentissage du marxisme qui l'amène à intégrer le Parti communiste péruvien, alors relativement marginal. Son anti-stalinisme lui fait rallier le groupuscule trotskiste POR (Partido obrero revolucionario) qui, au moment à se situe l'intrigue, a récemment scissionné en POR(T) — le « T » signifiant « trotskiste » — dont il sera exclu juste avant d'entreprendre l'action de guérilla qui constitue le cœur du récit. Mayta est décrit comme un militant professionnel, totalement dévoué à la cause d'une révolution pour laquelle il sacrifie sa vie personnelle, et de ce fait socialement et économiquement marginal. Il vit de traductions des dépêches de l'Agence France presse mais cet emploi est pour lui purement alimentaire, l'essentiel de son temps étant consacré à un activisme intensif qu'il voudrait préparatoire à la révolution. La modestie de ses revenus lui impose de résider dans une chambre « tout en haut d'une impasse à deux étages, un réduit de trois mètres sur cinq bourré de livres, de revues et de journaux éparpillés par terre et un lit sans dossier où il y avait un matelas et une couverture » (p. 57).

La marginalité économique et sociale de Mayta découle de sa marginalité politique puisque son activisme effréné est strictement groupusculaire. Son univers militant est celui des micro-formations gauchistes que leur sectarisme conduit à de sempiternelles scissions — telle celle qui a séparé le POR du POR(T) — qui absorbent l'essentiel de l'énergie de leurs rares militants. Le portrait que dresse Vargas Llosa de cet univers est empreint d'une cruelle ironie. Sa première évocation relate un débat, aussi vif que dérisoire, quant au titre du journal de l'organisation après la scission : faut-il conserver le titre original *Voz Obrera* en ajoutant le

« T » distinctif<sup>4</sup>, ou le changer pour *Voz Proletaria* (p. 44) ? La stérilité de cet activisme se repère à la faiblesse des effectifs militants (une vingtaine au sein du POR(T), entre deux scissions), à l'incapacité à joindre des « masses » mythifiées (les ventes insuffisantes du journal causent des dettes récurrentes auprès de l'imprimeur) et au sordide du garage qui sert de local POR(T) :

« A l'extérieur (...) rien ne dénonçait le genre d'activités qui avaient lieu à l'intérieur, mais dedans, accrochée au mur une affiche avec les visages barbus de Marx, Lénine et Trotski avait été ramenée par le camarade Jacinto d'une réunion d'organisations trotskistes célébrée à Montevideo. Entassées contre les murs il y avait des liasses de *Voz Obrera* et des tracts, des manifestes, des appels à la grève ou des protestations qu'on n'avait pas totalement écoulés. Il y avait deux chaises éventrées et des tabourets à trois pattes tels ceux que l'on utilise pour la traite ou pour le spiritisme. (...) Sur une console en briques et planches languissaient quelques livres couverts de poussière de plâtre et dans un coin on voyait la carcasse d'une bicyclette sans roues » (p. 36-37).

Le militantisme de Mayta est ainsi décrit comme dérisoire et pathétique. Sa quête ascétique de pureté idéologique paraît le conduire à perpétuellement rechercher ailleurs un fantomatique salut politique, contribuant à une marginalisation économique et sociale redoublée par un autre trait important de sa personnalité : son homosexualité, cachée de ses camarades de parti.

La stérilité de l'activisme de Mayta paraît connaître un terme lorsque celui-ci rencontre le jeune sous-lieutenant Vallejos lors d'une fête de famille. Celui-ci dirige une prison dans la ville montagneuse de Jauja et a conçu, avec quelques personnalités locales, un plan d'insurrection, potentiel point de jonction avec les mobilisations émergentes des paysans andins et point de départ d'une authentique révolution socialiste. Pour Mayta, il s'agit d'une opportunité inespérée de non seulement voir s'accomplir cette révolution tant désirée mais également d'y contribuer directement : « Le révolutionnaire chevronné, déclinant, qui un beau jour découvre l'action et s'y jette dedans sans réfléchir, impatient, espérant que les combats, les marches et les attentats le dédommageront en quelques semaines ou quelques mois d'années d'impuissance : tel est le Mayta de ces jours-là » (p. 175).

Les camarades de lutte de Mayta refusent de le suivre et l'excluent du POR(T) pour avoir tenté de rallier l'ensemble de l'extrême gauche péruvienne à son projet insurrectionnel, qu'il décide d'accomplir malgré tout. Situé en 1958, le soulèvement de Jauja est, dès son déclenchement, un désastre pathétique : beaucoup des rebelles prévus font défection, des erreurs grossières sont commises qui permettent à l'armée d'intervenir rapidement, les appels à l'insurrection sont accueillis avec indifférence par la population locale, aucun des prétendants révolutionnaires ne sait conduire et le repli sur les montagnes se termine tragiquement : Vallejos est tué et Mayta emprisonné pour de longues années. A sa libération, les organisations dont il a été membre n'existent plus et il s'engage dans des « expropriations » qui se révèlent être de simples braquages et qui le renvoient à nouveau en prison. Lorsque le narrateur le retrouve au terme de son enquête, il occupe depuis sa dernière libération un modeste emploi de marchand de glaces, souffre de problèmes rénaux et vit dans

---

<sup>4</sup> La cruauté de l'auteur semble par ailleurs s'appuyer sur une connaissance imparfaite de la mouvance qu'il décrit. Il est peu probable qu'un groupuscule trotskiste s'auto-désignerait comme tel, l'épithète étant à l'origine une insulte stalinienne (p. 41). De même Pablo, leader de la IV<sup>e</sup> Internationale de l'époque, ne se prénomme pas Michael mais Michel (p. 43) — à moins que l'erreur soit délibérée, destinée à signifier la faible maîtrise des militants de leur propre univers de référence.

un bidonville qu'il tente d'organiser collectivement pour accéder à l'eau et obtenir l'enlèvement des ordures.

On l'a dit, ce premier récit — l'histoire de Mayta au sens strict — s'entremêle à un second, celui de l'enquête que mène le narrateur en privilégiant le témoignage oral. L'investigation suit chronologiquement l'avancée du parcours de Mayta et sont successivement rapportés les entretiens conduits (sur la base, globalement, d'un chapitre chacun) avec des personnes ayant côtoyé le malheureux révolutionnaire à différentes étapes de sa vie : la tante qui l'a recueilli au décès de sa mère et chez qui il a rencontré Vallejos, deux anciens trotskistes (l'un devenu un important intellectuel tiers-mondiste, l'autre sénateur), deux religieuses (l'une étant la sœur de Vallejos) menant dans un bidonville une action sociale inspirée par la théologie de la libération, l'aigrie ex-épouse de Mayta, des protagonistes plus ou moins directs du projet de soulèvement de Jauja et de son échec, jusqu'à, *in fine*, Mayta lui-même.

L'investigation de l'auteur s'inscrit dans un contexte particulier, celui d'une guerre civile opposant des forces armées péruviennes (au service d'une junte militaire soutenue par des *marines* états-uniens) à une guérilla gauchiste appuyée par des troupes cubaines et boliviennes. L'enquête est menée dans un climat de violence diffuse : l'intellectuel tiers-mondiste circule armé, le sénateur a été blessé lors d'un attentat, le café où l'auteur rencontre un ancien militant communiste a été récemment détruit par une bombe, des chars américains patrouillent à Jauja tandis qu'on entend des détonations dans le lointain, le couvre-feu est de rigueur et des exactions de la police (le viol d'une voisine) sont rapportées. Cette violence est historiquement héritée (comme le signalent les visites de Mayta et du narrateur au musée de l'Inquisition de Lima) et redouble celle qui a cours dans les bidonvilles du fait d'une explosion de la délinquance (et spécialement du trafic de drogues) et, plus globalement, d'une extrême pauvreté dont les dépôts d'ordures — sur l'évocation desquels s'ouvre le roman — sont le symbole désolant. Le roman dresse, de ce point de vue, un constat d'échec des entreprises d'émancipation — la générosité des religieuses est annihilée par la violence du bidonville où elles résident, le tiers-mondisme est un prétexte pour faire carrière, etc. — mais dénonce surtout la postérité violente de la voie insurrectionnelle ouverte par Mayta : « L'épisode d'il y a vingt-cinq ans se confond soudain avec le bombardement d'il y a quelques jours ou quelques semaines (...) et les "exécutions" de la guérilla. Dans l'esprit de ces paysans il se produit naturellement une association qu'il m'a été difficile d'établir et que bien peu de mes compatriotes voient » (p. 263-264). Ce qui l'intéresse dans l'histoire de Mayta, se justifie-t-il devant des témoins dubitatifs, est sa dimension inaugurale des violences futures, le fait qu'elle recèle « un certain symbolisme de ce qui est venu ensuite, quelque chose dont personne ne pouvait se douter qu'elle arriverait après » (p. 51)<sup>5</sup>. C'est cette dénonciation de la nocivité du révolutionnarisme gauchiste qui a été parfois reprochée à Vargas Llosa.

---

<sup>5</sup> L'idée est exposée plusieurs fois, par exemple p. 22 : « Pourquoi Mayta ? (...) Parce que son cas fut le premier d'une série qui allait marquer une époque ? Parce qu'il fut le plus absurde ? Parce qu'il fut le plus tragique ? Parce que, dans son absurdité et sa tragédie, il fut prémonitoire ? Ou simplement parce que sa personne et son histoire ont quelque chose d'invinciblement émouvant, quelque chose qui, au-delà de leurs implications politiques et morales, illustre assez bien les malheurs du Pérou ? » Le soulèvement de Jauja attire l'attention du narrateur car il est assez proche, dans sa forme, de celui qui aboutira quelques mois plus tard à la révolution cubaine ; de fait, Mayta a été un précurseur malheureux de Castro et de Guevara.

### Le roman d'un revirement ?

Les travaux consacrés à *Histoire de Mayta* ont amplement discuté de l'originalité de l'écriture adoptée par l'auteur et qui constitue un trait récurrent de son style littéraire<sup>6</sup>. Celle-ci, on l'a dit, déconcerte par l'entremêlement de deux récits, l'un situé dans le présent (l'enquête du narrateur) et l'autre dans le passé (la biographie de Mayta) mais qui basculent constamment de l'un à l'autre sans transition, comme dans les extraits de dialogues suivants où les propos qu'un témoin (le professeur Ubilluz) tient au narrateur sont insérés dans une conversation entre Mayta et Vallejos :

- « — Le Parti tiendra ses engagements. Mais j'ai besoin d'être sûr qu'il s'agit d'une action sérieuse, bien pensée et avec des chances de succès.
- Bon, ces jours-là cet espèce de trotskiste vit que cela n'avait rien de précipité ni de flou, revient au sujet le professeur Ubilluz. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée que nous avions si bien préparé les choses.
- C'est sûr, c'est plus sérieux que ce que je pensais, dit Mayta en se tournant vers Vallejos. Sais-tu que tu m'as joliment trompé ? » (p. 144)

Quoi qu'ainsi intriqués, les deux récits — et dans le paragraphe cité à l'instant les propos tenus — n'ont toutefois pas le même statut : si le narrateur peut rapporter fidèlement les paroles du professeur Ubilluz qu'il a directement recueillies, il ne peut qu'imaginer, faute d'en avoir été témoin direct, celles de Mayta à Vallejos. Le fait de disposer de témoignages directs et de se rendre vingt-cinq après sur les différents lieux où Mayta a agi ne peut empêcher une part d'arbitraire et d'hypothétique, celle où, précisément, se déploie le travail fictionnel du romancier. Si c'est là que réside la dimension esthétique de la démarche romanesque, elle ne peut empêcher un doute quant à la fidélité historique du propos — on y reviendra.

L'entremêlement des récits passé et présent tient également à l'appréhension, par l'auteur, du soulèvement de Jaula comme annonciateur de l'affrontement meurtrier de la guérilla gauchiste à un pouvoir militaire qu'elle a en quelque sorte suscité ou appelé. Il paraît, de ce point de vue, inverser la formule célèbre de Marx en posant que si l'insurrection manquée de 1958 constitue à bien des égards une farce, ses reproductions ultérieures présentent tous les traits d'une tragédie. Le présent est pour l'auteur intrinsèquement lié au passé et c'est parce que des révolutionnaires de pacotille comme Mayta ont autrefois enclenché la spirale de la rébellion armée que d'autres les ont imités et ont transformé le Pérou du début des années 1980 en chaos sanguinolent. Vargas Llosa s'est fait à plusieurs reprises explicite sur ce point, comme lors de cette conférence de 1984 citée par Reisz de Rivarola : « En esta novela he tratado de expresar, desde un punto de vista histórico, el significado psicológico, moral e individual, de un fenómeno como el de "Sendero Luminoso" »<sup>7</sup>.

Il n'a pas manqué de critiques pour relier ce jugement sévère sur les stratégies, et les illusions, des guérillas latino-américaines des années 1950-60 et les revirements politiques de

<sup>6</sup> Voir notamment Joseph Chrazanowski, « Historia de Mayta de Mario Vargas Llosa », *Anales de la literatura hispanoamericana*, 15, 1986, p. 211-218 ; Susana Reisz de Rivarola, « La historia como ficción y la ficción como historia. Vargas Llosa y Mayta », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 35 (2), 1987, p. 835-53 ; Willy O. Muñoz, « La historia de la ficción de Mayta », *Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures*, 44 (2), 1990, p. 102-113 ; Jacoba Koene, « Ficción e historia en "Historia de Mayta" de Mario Vargas Llosa », *Romance Notes*, 34 (1), 1993, p. 101-108.

<sup>7</sup> S. Reisz de Rivarola, art. cit., p. 837.

l'auteur. Mario Vargas Llosa est, on le sait, passé des engagements communisants de sa jeunesse à des positions clairement conservatrices sur le plan politique et néolibérales sur le plan économique. Si son anti-stalinisme lui a fait rapidement quitter la branche étudiante du Parti communiste péruvien, la révolution cubaine de 1958 lui a paru représenter un espoir — partagé par bon nombre d'intellectuels de sa génération — d'émancipation pour le continent latino-américain. Cet espoir a cependant été déçu et Vargas Llosa a endossé à partir des années 1970 des positions de plus en plus droitières, l'amenant par exemple à soutenir les politiques de Reagan et Thatcher, à dénoncer avec véhémence les politiques et les personnalités de gauche (tel son ancien ami Gabriel García Márquez avec qui il s'est brouillé en 1976) et à se présenter, sans succès, à la présidence de la République du Pérou en 1990 sur des bases néo-libérales. Agissant en cohérence avec ses convictions, Vargas Llosa est récemment apparu en fraudeur du fisc dans les *Panama papers* et constitue un parfait exemple des trajectoires de consécration des avant-gardes (prédisposées en tant que telles à la critique politique et sociale) en académisme conservateur — ainsi que l'atteste son élection, en 2021, à l'Académie française<sup>8</sup>.

Écrit en 1984, *Histoire de Mayta* est apparu comme une des expressions les plus explicites du revirement politique de son auteur — Luis Angel Del Castillo Saldaña écrivant par exemple que « esta novela es un reflejo explícito y panfletario de su cambio ideológico, de su praxis novelística y su nueva concepción de la literatura que se convirtió en su orientación acorde y en sintonía con su nueva postura ideológica »<sup>9</sup>. De fait, si Vargas Llosa se montre sensible à l'extrême misère et à la violence endémiques qui minent de longue date la société péruvienne, il paraît incapable d'y trouver une issue et ne fait que stigmatiser, en le ridiculisant, le naïf idéalisme de ceux qui, comme Mayta, ont cru que la lutte armée pourrait y mettre un terme. On pourrait ajouter que la dénonciation de Vargas Llosa paraît butter sur une contradiction. On comprend en effet mal qu'un personnage de perdant tel que Mayta, dont la solitude et la marginalité sont constamment soulignées, ait pu, par une action aussi dérisoire et isolée que celle dépeinte dans le livre, servir d'inspirateur à une dynamique de guerre civile généralisée de l'ampleur de celle exprimée, à l'époque de sa rédaction, par le mouvement maoïste du Sentier lumineux. Si Mayta sert d'incarnation individuelle à tous les aspirants guérilleros qui ont semé la violence dans le continent latino-américain, il est dépeint sous un jour trop dévalorisant et désespérant pour être crédible en ferment de violence généralisée.

Vargas Llosa s'est défendu des critiques pointant la dimension idéologiquement conservatrice de son roman en affirmant, dans l'avant-propos à une réédition de 2005, que « sospecho que a pesar de su apariencia, esta novela no es solo la peor entendida y la más maltratada, sino la más literaria de todas la que he escrito, aunque sus apasionados críticos vieran en ella —oh manes de la ideología— solo una diatriba política »<sup>10</sup>. On peut cependant estimer qu'il n'est pas indispensable de choisir entre les deux, et qu'il est possible d'appréhender *Histoire de Mayta* à la fois comme une démonstration de virtuosité romanesque et comme une dépeinture dépréciative des engagements se voulant révolutionnaires. Si la seconde ne manque certes pas d'intérêt pour la science politique, c'est malgré tout la première qui retiendra l'essentiel de l'attention dans la suite de cette communication. Sa dimension métalittéraire — le roman raconte le processus de rédaction

<sup>8</sup> Ce modèle de trajectoire a été exposé et discuté dans Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>9</sup> Luis Angel Del Castillo Saldaña, « *Historia de Mayta*: el narrador comprometido », *Desde el Sur*, 12(1), 2020, p. 13-21.

<sup>10</sup> Cité in R. Leonardo, art. cit., p. 124.

d'un roman par un narrateur présentant bien des attributs de l'auteur — amène en effet à se poser des questions non sans proximité avec celles qui travaillent l'élaboration des écrits de sciences sociales.

### **Le récit d'une enquête**

Ce qu'on a désigné comme le récit au présent d'*Histoire de Mayta* est donc celui d'une enquête, celle que mène le narrateur pour reconstituer le parcours qui a mené son ancien condisciple de l'exaltation catholique à la lutte armée puis à la prison. Cette enquête s'appuie sur une base documentaire faite de photos, d'articles de presse et de documents officiels, auquel le récit fait parfois référence tout en en pointant les éventuelles limites : « On ne saura pas non plus combien de balles il [Vallejos] reçut : on ne pratiqua pas d'autopsie et l'acte de décès ne le mentionne pas » (p. 278). La part prépondérante revient toutefois aux témoignages directs de personnes ayant durablement ou ponctuellement côtoyé Mayta, que le narrateur a sollicitées pour les besoins de son ouvrage. La démarche est de fait identique à celle qu'adopterait un chercheur en sciences sociales entreprenant une recherche sur un sujet similaire, qui collecterait de même toute la documentation disponible et recueillerait les témoignages des protagonistes des événements ou des phénomènes au cœur de son étude.

Le récit de Vargas Llosa provoque de ce fait un sentiment de familiarité chez le lecteur rompu aux méthodes qualitatives des sciences sociales, qui ne peut manquer de reconnaître des situations récurrentes lorsqu'il réalise des entretiens<sup>11</sup>. Il en est ainsi de la réticence de certains enquêtés à lui accorder de leur temps sur un sujet qui les contrarie, et qu'il faut savoir convaincre (parfois en les rétribuant) à la fois que leur version des faits est de première importance et que leur anonymat sera préservé. C'est une telle réticence qu'a dû surmonter le narrateur lorsqu'il a contacté l'ex-épouse de Mayta :

« C'est au prix de ma constance que je suis là ; c'est l'entrevue qui m'a demandé le plus de peine. Adelaida avait refusé maintes fois de me recevoir et la troisième ou quatrième fois, elle avait raccroché le téléphone. Il avait fallu insister, prier, lui jurer que ni son nom, ni celui de Juan Zarate, ni celui de son fils n'apparaîtraient dans ce que j'écrirais et, finalement lui proposer, puisqu'il s'agissait de travail — me raconter sa vie avec Mayta et son dernier entretien, quelques heures avant qu'il ne parte à Jauja — une rétribution pour le temps que je lui ferais perdre. Elle m'a accordé une heure de son temps pour deux cent mille sols. Elle taira ce qui lui semblera "trop privé" » (p. 189).

C'est une réticence, et une hostilité, encore plus franches que rencontre le narrateur à Jauja lorsque Don Ezequiel, un commerçant qui a hébergé Mayta la veille de l'insurrection, refuse d'emblée de lui parler : « Je sais bien qui vous envoie, je sais que c'est ce fils de pute de Chato Ubilluz, me stoppe-t-il net dès qu'il me voit pénétrer dans sa boutique. Vous êtes venu pour rien, je ne sais rien, je n'ai rien vu et je n'ai pas été compromis dans cette connerie de merde » (p. 215). L'enquêteur semble ici victime de cette difficulté bien connue en sciences sociales qu'est l'enclichage — sa proximité avec un enquêté (ici Ubilluz) lui ferme l'accès aux

---

<sup>11</sup> Une autre transposition littéraire possible de la situation d'entretien est le récit exprimé du point de vue de l'enquêté, comme s'il s'agissait de la retranscription de ses réponses à un chercheur en sciences sociales. C'est ainsi que se présente, par exemple, le roman *Du sang dans le cône sud. Le fascisme est une hydre* de Saul Ibagoyen dont le narrateur est un survivant de la dernière dictature uruguayenne (Lyon, PUL, 2018 [2007]).



autres enquêtés hostiles à ce dernier<sup>12</sup> —, lui imposant une nouvelle fois d'explicitier sa démarche et d'assurer qu'aucune conséquence négative ne découlera de l'entretien. Il se révèle de ce point de vue un enquêteur habile puisqu'il parvient à obtenir de ses enquêtés réticents plus que ce qu'ils étaient initialement disposés à lui livrer : il obtient d'Adelaida des détails sur sa vie sexuelle avec Mayta alors qu'elle avait initialement souhaité taire le « trop privé ».

Situation récurrente lors d'une recherche menée par entretiens, l'enquêteur propose une rencontre en un lieu adéquat, calme et relativement isolé, mais n'est pas toujours assuré de l'obtenir, *a fortiori* lorsque l'enquêté est un dominant en mesure d'imposer son choix, à l'instar du sénateur Campos : « Je lui avais demandé que notre conversation eût lieu dans un endroit tranquille, mais il voulut à toute force me faire venir au bar du Congrès. Comme je le craignais, à tout moment on nous interrompt : des collègues et des journalistes s'approchent, le saluent, papotent, lui posent des questions » (p. 89). La majorité des entretiens (à l'exception du dernier, qui se déroule chez le narrateur) ont lieu au domicile des enquêtés ou sur leur lieu de travail, lesquels sont bien sûr riches en informations sur leur statut. Le narrateur pratique avec talent l'entretien ethnographique, cette méthodologie qui promeut qu'un « entretien approfondi ne prend sens véritablement que dans un "contexte" en fonction du lieu et du moment de l'entretien. La situation d'entretien est, à elle seule, une scène d'observation, plus exactement seule l'observation de la scène sociale (lieux et personnes) que constitue l'entretien donne des éléments d'interprétation de l'entretien »<sup>13</sup>. Les lieux sont minutieusement décrits non seulement en ce qu'ils sont révélateurs des positions sociales et économiques des témoins, mais également parce qu'ils peuvent encore porter la trace des événements passés qu'il s'agit de reconstituer. Ainsi du salon de la tante de Mayta : « La pièce est ample, sombre, avec des chaises dépareillées, un grand miroir, une machine à coudre, un téléviseur une table, un Seigneur des Miracles, un saint Martin de Porres, des photos punaisées au mur et un vase avec des roses de cire. Est-ce ici qu'eut lieu la fête où Mayta connut Vallejos ? » Les lieux portent également la trace du contexte de l'enquête, comme le domicile de Cordero Espinoza, ancien insurgé de Jauja devenu avocat et cible de la nouvelle guérilla : « L'élégance de son étude contraste avec le couloir de l'entrée où il y a un trou dans le sol et un demi-mur effondré. En me faisant passer, il me dit en les désignant : "Ça c'est un pétard des bouseux. Je l'ai laissé tel quel pour me rappeler les précautions que je dois prendre" » (p. 230).

De même chaque situation d'entretien est-elle minutieusement décrite pour ce qu'elle révèle des statuts sociaux des protagonistes : il n'est pas anodin, par exemple, que deux gardes armés fouillent le narrateur et qu'une secrétaire le fasse patienter avant son rendez-vous avec le docteur Moisés Barbi Leyva qui dirige un important centre d'action pour le développement. La tenue et l'expression du professeur Ubilluz sont également signifiants tant de sa position dans la hiérarchie sociale de Jauja que de son ancrage régional : « C'est un petit homme âgé et propre, engoncé dans un complet rayé toujours boutonné, une sorte de paquet agité. Avec une cravate au nœud millimétrique et des souliers qui ont dû traverser un bourbier. Il y a chez lui un soin vestimentaire typique de la sierra et son espagnol bien articulé laisse échapper, parfois, un peu de quichua » (p. 121).

<sup>12</sup> Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain », *Enquête*, n° 1, 1995, p. 71-109.

<sup>13</sup> Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix*, n° 35, 1996, p. 236.

Ce sont également des éléments de réflexivité que livre le narrateur lorsqu'il évoque ses propres sentiments à l'égard des enquêtés ou signale ce qu'il y engage de lui-même. Son intérêt pour le personnage de Mayta est ancré dans sa propre biographie, puisqu'il l'a côtoyé au collège et parce qu'indigné par le chaos de violence qui frappe la société péruvienne, il pense qu'un lien doit être tracé entre l'insurrection manquée de Jauja et l'actuelle guerre civile. Il signale également les liens préalables qui l'unissent à certains enquêtés, tel l'ancien militant communiste Blacquer qui « avait été mon premier professeur de marxisme, voici trente-cinq ans, dans un cercle d'étude clandestin organisé par la Jeunesse Communiste, dans une maisonnette de Pueblo Libre. C'était alors un stalinien, assurément » (p. 156). Ces éléments de réflexivité, cependant, ne sont pas mis au service d'une tentative de neutralisation des *a priori* normatifs du narrateur. Contrairement à ce que doivent en principe faire les professionnels des sciences sociales, celui-ci exprime librement ses sympathies ou antipathies pour ses interlocuteurs et, surtout, son mépris, parfois tempéré d'apitoiement, pour son personnage principal, qualifié de « minable » (p. 180).

Une dernière question porte sur la fiabilité des propos tenus lors des entretiens. Certaines informations sont accueillies avec précaution, telle celle, livrée par le sénateur Campos, selon laquelle Mayta aurait été un informateur de l'armée et de la CIA. Ce sont à la fois les possibles motivations d'une calomnie — Campos a été dans sa jeunesse militant du POR, organisation rivale de celle de Mayta — mais aussi ses modes d'expression qui suscitent le doute : « Ce ne sont pas les accusations contre Mayta et Vallejos qui me déconcertent mais la méthode du sénateur, sinieuse à plaisir, insaisissable tant elle est fuyante (...). En dépit de mes efforts je ne parviens pas à lui tirer une seule preuve convaincante » (p. 106). Ceux du professeur Ubilluz — maître d'œuvre d'un soulèvement dont il fit défection au moment crucial — le laissent également dubitatif : « “Le plan était parfait” dit plusieurs fois au cours de notre conversation le professeur Ubilluz. Qu'est-ce qui clocha alors, professeur ? » Don Eugenio, qui accompagna dans la montagne la fuite désespérée des rebelles, se montre en revanche convaincant malgré son grand âge : « Il répond à mes questions rapidement et avec une totale assurance, même pour des détails insignifiants. Il n'hésite jamais ni ne se contredit, il ne laisse rien en suspens non plus qui pourrait éveiller des doutes sur sa mémoire » (p. 255).

Disposer de données fiables est bien entendu décisif pour élaborer un récit fidèle de faits passés. « L'état de la documentation » — ici la crédibilité des témoignages oraux — est la principale clé de la véridicité qui, selon Paul Veyne, constitue l'enjeu de l'intrigue reconstruite par l'historien<sup>14</sup>. Mais le même Paul Veyne insiste sur la différence fondamentale qui sépare le roman de l'histoire : la seconde « est un récit d'événements vrais »<sup>15</sup> tandis que le premier a une vocation esthétique qui l'autorise à attenter à la vérité. C'est sur ce plan qu'*Histoire de Mayta* n'est pas un livre d'historien.

#### « Mentir en connaissance de cause »

Au sénateur Campos qui conclut leur entretien en lui rappelant que « vous êtes libre de me croire ou pas, évidemment », le narrateur lui répond que « tous les témoignages que j'obtiens, sûrs ou faux, me servent » (p. 109). Mais il se garde de lui préciser de quelle manière : « en réalité, ce n'est pas tant la véracité des témoignages que j'utilise que leur

<sup>14</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 23.

pouvoir de suggestion et d'invention, leur couleur, leur force dramatique » (*ibid.*)<sup>16</sup>. Le registre esthétique est bien ici prédominant, et *Histoire de Mayta* est bien un roman.

Le narrateur se fait plus explicite sur sa démarche auprès d'autres témoins, spécialement lorsqu'il doit les rassurer sur l'utilisation qui sera faite de leur propos et sur la préservation de leur anonymat. A la religieuse du quartier déshérité de Barranco qui lui rétorque que son interprétation des faits est « du roman » et que « cela ne ressemble pas à l'histoire réelle », il rétorque : « Cela ne sera pas l'histoire réelle, mais effectivement un roman (...). Une version pâle, éloignée et, si tu veux, fausse » (p. 74). Il rassure de même le commerçant acariâtre de Jauja : « Il n'y a pas de raison de vous inquiéter, Don Ezequiel, je ne songe pas à vous nommer, pas une seule fois. On ne trouvera pas dans mon histoire le sous-lieutenant Vallejos ni Mayta ni aucun des protagonistes et personne ne pourra identifier en elle ce qui s'est réellement passé » (p. 216). C'est enfin au principal intéressé qu'il explique sa démarche : « Dans un roman, il y a toujours plus de mensonges que de vérités, un roman n'est jamais une histoire fidèle. Cette enquête, ces entretiens n'avaient pas pour but de raconter ce qui s'est réellement passé à Jauja mais, plutôt, de mentir en sachant sur quoi je mentais » (p. 297). Son projet littéraire est résumé en une formule mobilisée à deux reprises dans le livre : « mentir en connaissance de cause » (p. 74 et 216).

Face à la religieuse, le narrateur précise que ce procédé « est ma méthode de travail. Et je crois, la seule façon de raconter des histoires à partir de l'Histoire avec une majuscule » (p. 74). De fait, plusieurs romans de Vargas Llosa reposent sur cette démarche qui consiste à insérer un récit fictionnel au cœur de la relation de faits historiques réels. C'est notamment le cas de *La Fête au bouc*<sup>17</sup> qui relate des événements authentiques — le coup d'État manqué qui, en 1961, mit fin au régime sanglant du dictateur dominicain Trujillo — mais « invente » une protagoniste imaginaire, en l'occurrence la fille du président du Sénat, violée par Trujillo et dont le traumatisme symbolise celui d'une République dominicaine à jamais marquée par son règne effroyable. Là encore, l'auteur s'était appuyé sur une base documentaire impressionnante pour pouvoir livrer un récit fidèle<sup>18</sup> mais avait fait œuvre de romancier en ajoutant ce personnage fictif aux protagonistes réels apparaissant sous leur vrai nom. Aux lecteurs dominicains qui lui avaient reproché cette liberté avec la réalité historique, Vargas Llosa avait répondu que « si cela n'a pas existé, cela aurait pu exister »<sup>19</sup>.

Comme dans *La Fête au bouc*, la connaissance fine du contexte historique autorise d'opérer dans *Histoire de Mayta* une fictionnalisation des plus plausibles. Les noms de villes, de quartiers, de certains protagonistes (tels le militant trotskiste péruvien Hugo Blanco ou le poète nicaraguayen Ernesto Cardenal) sont authentiques et attestent que si tout dans les aventures de Mayta n'a pas existé tel que relaté, « cela aurait pu exister ». Il y a une certaine ironie à remarquer que, sur le plan littéraire, l'antistalinien convaincu Vargas Llosa rejoint ce

<sup>16</sup> Il lui a pourtant précisé en début d'entretien qu'il ne prétend « pas écrire la "véritable histoire" de Mayta. Seulement recueillir la plus grande quantité d'éléments et d'opinions sur lui, pour, ensuite, en ajoutant une dose copieuse d'invention à ces matériaux, construire quelque chose qui sera une version méconnaissable des événements passés » (p. 89).

<sup>17</sup> Mario Vargas Llosa, *La Fête au bouc*, Paris, Gallimard, 2002 ; sur ce roman, cf. Lilian Mathieu, « Modélisations en quête d'incarnation. *La Fête au Bouc* à la lumière de *Stratégie du conflit* », *Émulations*, n° 31, 2019 ; [https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/lilan\\_schelling/50893](https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/lilan_schelling/50893)

<sup>18</sup> Et dont on a pu constater qu'il correspondait très étroitement aux connaissances issues des travaux académiques consacrés à l'événement (*ibid.*).

<sup>19</sup> Cité in Frauke Gewecke, « *La fiesta del Chivo*, de Mario Vargas Llosa: perspectivas de recepción de una novela de éxito », *Iberoamericana*, 1(3), 2001, p. 155.

romancier authentiquement stalinien que fut Louis Aragon lorsqu'il plaçait ses écrits autobiographiques sous le signe du « mentir vrai »<sup>20</sup>.

Une telle méthode n'est pas sans poser problème au narrateur lorsque les témoins regimbent devant la manière dont il entend les dépeindre. Ainsi l'authentique Mayta est-il choqué qu'il apparaisse sous les traits d'un homosexuel :

« — Le personnage de mon roman est pédéraste, lui dis-je après un moment.

Il lève la tête, comme piqué par une guêpe. Le dégoût lui tord le visage (...).

— Et pourquoi ? demande-t-il enfin.

Il me prend par surprise : est-ce que je le sais peut-être ? Mais j'improviser une explication.

— Pour accentuer sa marginalité, sa condition d'homme plein de contradictions. Aussi pour montrer les préjugés qui existent sur ce sujet parmi ceux qui prétendent libérer la société de ses tares. Bon, je ne sais pas non plus exactement pourquoi » (p. 311).

Le procédé est certes pertinent du point de vue littéraire mais suscite une inquiétude chez le lecteur, surtout si celui-ci est attaché à la vérité historique : comment faire le partage entre la réalité et la fiction ? On s'imagine l'amusement qu'a ressenti Vargas Llosa en brouillant délibérément les pistes et en semant, au fil de son récit, les contradictions ou les inventions destinées à attiser le doute de son lecteur. Si le contexte du début des années 1980 est effectivement marqué au Pérou par la violence politique née de l'affrontement entre la guérilla du Sentier lumineux (en tant que tel jamais nommé) et les forces gouvernementales, la guerre civile n'a pas eu l'ampleur dévastatrice dépeinte dans le roman et n'a pas donné lieu à des interventions militaires américaines ou cubaines aussi directes que celles qui y sont évoquées. Le narrateur le reconnaît lui-même à la fin du roman, en le justifiant pas sa volonté de brouiller les repères : « J'ai inventé un Pérou apocalyptique, dévasté par la guerre, le terrorisme et les interventions étrangères. Il est sûr que personne ne reconnaîtra rien et que tout le monde croira que c'est pure fantaisie » (p. 298).

Le doute franchit cependant une étape supplémentaire lorsque le narrateur désigne Mayta comme son « ex-condisciple de fiction » (p. 310). Averti à longueur de page que le récit comporte une large part de fictionnalisation, le lecteur pouvait encore croire que l'enquête elle-même était authentique, que le narrateur avait bien rencontré des personnages de chair et de sang, aux noms et aux caractéristiques distinctes mais proches de ceux mis en scène. Il pouvait également croire que le narrateur s'était rappelé cet ex-condisciple devenu guérillero, et avait souhaité reconstituer son parcours, devant le spectacle désolant de la guérilla contemporaine.

Bref, le lecteur pouvait encore croire que Vargas Llosa avait réellement mené au début des années 1980 une enquête sur un ex-condisciple du collège salésien de Lima, certes hétérosexuel et portant un autre patronyme, mais partageant bien des traits de Mayta. Plusieurs éléments biographiques viennent en appui à cette supposition. Vargas Llosa a bien été scolarisé chez les salésiens et a fréquenté les cercles communistes dans sa jeunesse. Il séjournait effectivement en France à la fin des années 1950, au moment où le narrateur dit avoir lu dans *Le Monde* un entrefilet signalant l'échec d'une insurrection à Jaula dont le meneur aurait été un nommé « Maita » (p. 271). Homme de lettres de langue castillane, Vargas Llosa a certainement eu l'opportunité de rencontrer Ernesto Cardenal et d'être déçu par sa démagogie révolutionnariste (p. 87). Mais comment être sûr qu'au début des années

---

<sup>20</sup> Louis Aragon, *Le Mentir vrai*, Paris, Gallimard, 1980.

1980 le futur prix Nobel débutait ses journées par 20 minutes de jogging, comme l'affirme le narrateur en ouverture de ce qui est bel et bien un roman ?

Une fois introduit et consolidé, le doute n'a plus de limite. Si le « vrai » Mayta est si éloigné de celui dont on a suivi les aventures 300 pages durant, si le contexte péruvien n'est pas aussi apocalyptique que décrit, si l'auteur a, comme il le reconnaît en toute franchise, « menti en connaissance de cause », le lecteur se sent autorisé à une suspicion tous azimuts : Mayta (ou son avatar) n'a peut-être jamais existé, il n'y a sans doute pas eu d'enquête sur une insurrection (douteuse) de la fin des années 1950 et le narrateur pourrait fort bien ne pas être Vargas Llosa. *Histoire de Mayta* est un roman sur un roman qui n'a jamais existé et n'existera jamais, puisque son intrigue relate un processus d'écriture imaginaire et par définition improductif. Le romancier étant fictif, son roman final n'a jamais pu être écrit.

Dans *Histoire de Mayta*, Vargas Llosa s'auto-portraitise en politiste (ou en historien) pour mieux consolider son statut de romancier, virtuose de l'intrication entre réalité et fiction, histoire et imaginaire. Sa connaissance du contexte politique péruvien comme des méthodes des sciences sociales<sup>21</sup> l'autorise à s'en détacher pour produire une œuvre authentiquement littéraire — car, une nouvelle fois, et la couverture du livre l'affirme à qui en douterait, il s'agit d'une œuvre romanesque et non d'un récit historique. Le jeu de langage<sup>22</sup> dans lequel s'inscrit l'ouvrage est celui de la littérature et non celui de la science, fut-elle sociale.

*Histoire de Mayta* ne retient pas seulement l'intérêt du chercheur en sciences sociales parce qu'il fait de ses méthodes d'enquête le ressort de son intrigue. Le narrateur-enquêteur, on l'a dit, est confronté à des difficultés qui sont l'ordinaire des praticiens des méthodes qualitatives, relatives notamment à l'anonymat et par suite à la protection des enquêtés, mais qu'il surmonte par son savoir-faire proprement littéraire, en l'occurrence par la fiction<sup>23</sup>. Les chercheurs en sciences sociales doivent eux aussi préserver l'anonymat des personnes qu'ils interrogent sans pour autant disposer de la même liberté que les romanciers. La fictionnalisation des noms, des lieux, des propriétés sociales, etc. ne peut s'éloigner de la réalité sans risquer d'attenter au principe de vérité factuelle auquel tient tant, et à raison, Paul Veyne. Si remplacer le nom d'un enquêté par un pseudonyme constitue une solution simple, elle peut être insuffisante à garantir son anonymat lorsque s'y ajoutent un sexe, un âge, une religion, une orientation sexuelle, un engagement partisan ou syndical, etc., qui, par recoupement, peuvent permettre de le reconnaître. À l'inverse, le choix d'un pseudonyme arbitraire ne restreint-il pas l'information pertinente sur l'enquêté lorsque son nom est significatif d'une origine régionale, nationale ou confessionnelle ? La question s'était posée dans une précédente recherche par entretiens, à laquelle ses animateurs avaient répondu en

---

<sup>21</sup> Le doute n'est pas la certitude, et il se pourrait bien que Vargas Llosa — qui a montré dans d'autres romans sa capacité à travailler sur archives — ait bel et bien réalisé des entretiens pour écrire *Histoire de Mayta*, mais pas exactement ceux qu'il raconte.

<sup>22</sup> « J'appellerai [...] "jeu de langage" l'ensemble formé par le langage et les activités auxquelles il est entrelacé » (Ludwig Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard, 1988 [1958], § 7). Telle qu'utilisée ici, la notion entend rendre compte de la multiplicité des usages de la langue, ancrés dans des formes de vie et des domaines de pratique distincts.

<sup>23</sup> Rappelons son intention de rendre les événements méconnaissables par une « dose copieuse d'invention » (p. 89).

préconisant d'adopter des pseudonymes conservant cette information d'origine — au risque de mettre en péril l'anonymat pourtant garanti au moment de l'entretien<sup>24</sup>.

Une question similaire se pose lorsque le chercheur rend compte d'observations ethnographiques : qu'est-il en droit d'ajuster, de modifier, de transposer, de mélanger, de brouiller, etc., pour que le sens sociologique de la situation observée soit préservé sans menacer la véracité factuelle ?<sup>25</sup> Le problème peut d'autant plus se poser qu'utilisant comme le romancier la langue écrite, et spécialement le registre de la mise en intrigue, le chercheur en sciences sociales — *a fortiori* s'il atteste d'inclinations littéraires — peut avoir la tentation d'« en rajouter », de tenter démontrer (à ses collègues) sa virtuosité stylistique supérieure, au risque de s'éloigner du jeu de langage scientifique pour, comme en avertissait la religieuse Juanita au narrateur, « faire du roman ».

---

<sup>24</sup> Choisir un pseudonyme à consonance savoyarde ou juive pour anonymiser un enquêté au patronyme savoyard ou juif, par exemple, peut s'avérer délicat quand l'enquête porte sur un milieu restreint où les porteurs de noms savoyards ou juifs sont rares.

<sup>25</sup> C'est sur ce registre que j'avais, à la demande de l'éditeur, rédigé le récit d'une action de prévention à destination de prostituées. Toutes les situations décrites avaient été réellement observées au cours d'une enquête ethnographique de longue durée et multi-sites, mais la mise en récit reposait sur une unité de temps et de lieu fictive (comme, bien entendu, les noms des personnes décrites) ; Lilian Mathieu, *La prévention sur le trottoir*, Paris, Textuel, 2001. On pourrait également évoquer la méthode, proche de celle mobilisée par le narrateur d'*Histoire de Mayta*, consistant à rassembler ou à brouiller des traits rencontrés chez une diversité d'enquêtés pour en produire un portrait sociologiquement typique mais empiriquement fictif.